

Les zouaves, en uniforme, formaient une garde d'honneur autour du catafalque. MM. Ls. Dussault, Benj. Bourgeois, J. Barnard, J. Panneton, N. Grenier, A. Trudel, G. Martin, A. Bourque et O. Cossette composait cette garde sous le commandement de M. le Srgt Major G. Désilets.

Ceux des autres frères d'armes du défunt qui, malgré la mauvaise saison, avaient pu venir des différentes paroisses voisines pour assister à la cérémonie, avaient des sièges réservés, au chœur, avec MM. les membres honoraires. On comptait MM. T. Connolly, J. Beauchesne, O. Rousseau, A. Lupien, A. Blondin et E. Loranger.

La société harmonique des Trois-Rivières ouvrit la cérémonie par la marche funèbre « *In memoriam* de Mills ; puis le chœur des amateurs sous la direction de M. Larivé, exécuta le *Dies iræ* en partie avec accompagnement de l'orgue. Le Très Rvd. Chs. Ol. Caron V. G. qui devait prononcer l'oraison funèbre, en ayant été empêché par une grave et subite indisposition, ce fut le Rvd. M. Ed. Ling, de l'Evêché, qui prononça le sermon de circonstance.

L'orateur, quoique chargé de cette tâche difficile à la veille, pour ainsi dire, de la cérémonie, trouva dans son admiration pour le héros qui faisait l'objet de la démonstration, et pour la cause à laquelle il avait donnée sa vie, des paroles véritablement éloquentes, dignes du sujet et de la circonstance et que nous nous faisons un devoir de reproduire :

*Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi ; in reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus... justus judex.*

J'ai bien combattu, j'ai achevée ma course, j'ai gardé la fidélité ; c'est pourquoi j'espère obtenir du Seigneur, le juste Juge, la couronne de Justice. (2 Tim. ch. 4 v. 7.)

Monseigneur et mes Frères,

Je vous dois d'abord un mot d'explication sur mon apparition ici ce soir. Vous vous attendiez, et moi aussi, à entendre en cette circonstance une voix plus autorisée et plus exercée que la mienne. Aussi je tiens à vous déclarer que si vous avez été trompés, ce n'est pas moi qui suis coupable, mais bien une indisposition importune, une extinction de voix qui vient à la dernière heure empêcher M. le Vicaire Général de se rendre à l'invitation qu'il avait d'abord acceptée, et qu'il eût été heureux de remplir. Je ne puis donc pas vous offrir un discours préparé, digne de votre attente, digne de celui qui en est l'objet. Je ne puis vous offrir que l'expression spontanée de ces sentiments qui remplissent toutes les âmes à la vue d'une de ces choses d'autant plus belles qu'elles sont plus rares dans ce siècle où l'on se flatte de tout voir, je veux dire, à la vue d'un soldat digne de ce nom glorieux, d'un soldat fidèle jusqu'à la mort, à sa parole d'honneur, à l'Eglise, à son Dieu.

Vous êtes réunis dans cette enceinte sacrée, M. F. pour répandre vos prières sur la tombe d'un compatriote, et pour plusieurs, d'un ami personnel, d'un compagnon d'armes. Cependant M. F. quelque triste que soit d'ordinaire l'appareil de la mort, et quelque douloureux son souvenir, ne croyez pas que je vienne ici vous demander des larmes sur cet acte impitoyable de la mort qui vient tout à coup de ravir, à quelques-uns d'entre nous, un ami personnel et estimé, et à nous tous un homme digne de nos louanges et dont la vie et la mort glorieuse sont une fleur de plus attachée à la couronne de ce jeune pays. Oh non, au lieu de vous demander des larmes, je suivrai au contraire le conseil de St. Paul, qui nous dit de ne point nous attrister sur le sort de ceux de nos frères qui sont morts glorieusement, comme s'il n'a-

vaient point d'espérance au-delà de la tombe ; mais de considérer au contraire les hauts faits qu'ils ont accomplis, la glorieuse carrière qu'ils ont laissée à notre admiration et imitation, et de nous réjouir de l'espérance de cette couronne de justice que Jésus-Christ, le juste Juge, a promis de poser Lui-même sur le front de ceux qui auront bien combattu. Or, M. F. c'est d'un de ces frères morts glorieusement, d'un de ces soldats de Jésus-Christ que je vous parlerai, en vous retraçant en peu de mots quelques-uns des hauts faits qui remplissent la carrière du noble Chevalier Hugh Gates Murray. Le sujet est beau, et rempli de gloire, non pas de cette gloire mondaine que la mort se plaît à détruire pour toujours, mais de cette gloire qui triomphe de la mort, et qui brille jusque dans le ciel.

Hugh Murray naquit à Montréal en 1836. Un brillant cours d'études au Séminaire de Québec ouvrit devant lui un avenir souriant. Pour le rendre plus libre de suivre les nobles inclinations de son âme, Dieu lui enleva bientôt ses parents. Cette cruelle épreuve comme aussi sa piété naturelle l'inclinèrent d'abord vers l'état ecclésiastique. Mais sa santé s'y opposa, et bientôt les événements qui se déroulaient sous ses yeux lui firent voir clairement la noble carrière que Dieu lui avait réservée ; il devait être soldat, soldat de l'Eglise et de Pie IX.

L'on était à l'année 1860, c'est-à-dire, à l'année où, à la lumière si brillante du XIX siècle, on vit encore une fois le Sauveur du monde en la personne de son Vicaire et représentant, vendu par un Apôtre de l'Evangile, c-a-d, par un prince chrétien, qui avait reçu de Dieu la mission et le devoir de le défendre et aider à sauver le monde, vendu à ses ennemis pour cette couronne temporelle qui depuis mille ans ornaît le front du Souverain Pontife et lui garantissait cette liberté nécessaire au gouvernement de l'Eglise. L'on était à cette année de 1860, où, en présence de ces iniquités que je viens de vous rappeler, en présence du Vicaire de Jésus Christ indignement dépouillé, les Princes de l'Europe, c'est-à-dire, ces Princes, tant protestants que catholiques, dont le Pape avait converti et civilisés les pères, et érigé, affermi et défendu les trônes pendant 15 siècles, laissaient faire, disant *prudemment* qu'il ne fallait pas intervenir, et là sous leurs yeux, sur le champ de Castelfidardo, laissaient écraser par 60,000 envahisseurs, la petite armée de 4 ou 5 mille hommes qui étaient accourus pour défendre le Pape. La conséquence de cette lâcheté fut la perte, ou plutôt le vol des quatre cinquièmes des Etats du Pape, qui furent incorporés au royaume d'Italie c'est-à-dire au royaume usurpé de Victor Emmanuel.

Le bruit de ces faits parvint aux oreilles de notre jeune compatriote, alors à Québec, au département de l'Instruction publique. Il écrivit aussitôt à son oncle, Mgr. l'Evêque de Kingston, pour lui apprendre que dans quelques semaines il serait sur les murs de Rome, à la place d'un des braves tombés à Castelfidardo. Murray arriva à Rome à la fin de Juillet 1861, plein de courage et d'ardeur, impatient de se mesurer avec le meilleur Piémontais. Mais il arriva trop tard ! la paix était faite et faite à la satisfaction des Souverains. Partout régnait la paix, oh oui, cette paix qui règne entre le loup et l'agneau, lorsque le loup l'a mangé. Voici en effet ce qui était arrivé. En voyant la manière indigne dont le Pape avait été dépouillé de ses Etats, les yeux du monde catholique s'étaient tournés vers la Fille aînée de l'Eglise, vers le peuple guerrier, vers l'antique pays des chevaliers et des Croisés, vers l'empereur qui représentait et dirigeait ce peuple, et l'on se demanda si en vérité ce peuple et cet Empereur allaient laisser faire ainsi. Napoléon entrevint, et fit remar-